

Travailleuses missionnaires de « L'Eau vive »

Pas de trêve estivale en matière de dérives... Au commencement de l'été, le journal La Croix se faisait l'écho du malaise exprimé par d'anciennes Travailleuses missionnaires de « L'Eau vive », tout en donnant la parole aux responsables actuelles (article du 16 juillet 2014 reproduit page 2).

Quelques semaines auparavant, l'AVREF (Aide aux victimes des dérives de mouvements religieux en Europe et à leurs familles) avait publié le Livre Noir des Travailleuses Missionnaires de l'Immaculée (Famille Missionnaire Donum Dei). Ce document rassemble une douzaine de témoignages d'anciens membres (1). En fait, une trentaine de femmes vivent à l'heure actuelle sur le territoire français dans des conditions précaires, après dix ou vingt ans de présence en communauté.

L'étonnement est grand chez les habitués notamment des restaurants de l'Eau vive, sensibles à l'ambiance de ces lieux catholiques.

Les Travailleuses missionnaires sont présentes dans le monde entier. Pour la France, elles sont présentes dans le Doubs, les Vosges, l'Aisne, en Haute-Marne, Marseille, Lisieux, Lourdes, Toulon, Paris, Ars, Menton...

1) <http://www.avref.fr/fichier/AVREF%20DOSSIER%20EAU%20VIVE.pdf>



Le malaise actuel est encore plus fort lorsqu'on relit deux articles parus dans le Monde les 26 et 27 novembre ... 1981 (premier article reproduit page 3). Leur auteur ? Alain Woodrow, journaliste reconnu pour sa connaissance du phénomène sectaire. Au passage, il mentionne l'existence de plaintes dès... 1965 ! Le 14 septembre 1983, la Croix rendait compte à son tour du questionnement suscité par cette association : un travail était alors entrepris pour rédiger des statuts susceptibles d'assainir la situation (un extrait page 4).

Trente-trois ans plus tard... qu'en est-il ? La vie concrète correspond-elle aux écrits ? Les témoignages déjà reçus ne peuvent qu'inciter les autorités ecclésiales à enquêter sérieusement et à prendre les mesures adéquates.

Les questions soulevées sont malheureusement nombreuses :

- le recrutement : dans quels pays ? à quel âge ? le projet présenté aux candidat(e)s ?
- la situation en France : sous quel statut juridique (visas... carte de séjour... autres) ?
- les cotisations sociales...
- la vie relationnelle : le lien familial ? les contacts extérieurs ?
- la formation...
- l'engagement...
- la vie économique : de chaque membre ? de l'œuvre ?
- les conditions de vie : notamment le sommeil ? le repos ? la santé ? l'espace personnel ? le courrier ?
- le respect des fors interne et externe... le choix du confesseur...
- quelle obéissance ? quel gouvernement ?
- la liberté : la possibilité de quitter le groupe (disposition des papiers personnels, incidence culturelle...) ?
- les conditions de sortie...
- sans oublier les responsabilités des uns et des autres...

Béni soit le Seigneur
qui n'a pas fait de nous
la proie de leurs dents !

Comme un oiseau,
nous avons échappé
au filet du chasseur;

le filet s'est rompu :
nous avons échappé.

Notre secours
est le nom du Seigneur

qui a fait
le ciel et la terre.

Psaume 123

Le malaise des anciennes Travailleuses missionnaires de « L'Eau vive »

Journal La Croix du 16 juillet 2014 page 10

Une cinquantaine d'anciennes Travailleuses missionnaires de l'Immaculée ont quitté leur communauté ces dix dernières années.

Le restaurant « L'Eau vive » de Rome. Dans ces établissements, un travail effréné et un climat semble-t-il très autoritaire ont poussé certaines Travailleuses missionnaires de l'Immaculée à porter plainte.

Plusieurs font part d'un malaise et demandent une réforme de cette association internationale laïque connue pour ses restaurants « L'Eau vive » et rattachée au tiers ordre des Grands Carmes.

Près de 50 départs depuis 2005, 15 plaintes déposées au printemps à l'Avref (association d'Aide aux victimes des dérives de mouvements religieux en Europe et à leurs familles)... Derrière le sourire et les chants dont elles régalaient, en costume traditionnel, les clients des restaurants « L'Eau vive » qui ont fait leur notoriété, un profond malaise traverse la communauté des Travailleuses missionnaires de l'Immaculée (TM).

À visage découvert ou dans l'anonymat (1), originaires du Burkina Faso et du Cameroun, une quinzaine d'entre elles évoquent les mêmes difficultés rencontrées au cours des quinze ou vingt années qu'elles ont passées dans cette communauté.

« Nous avons quitté notre pays très jeunes, attirées par la vie consacrée, mais nous nous sommes retrouvées à travailler à un rythme effréné dans les restaurants : lever à 5 h 30, prière, gymnastique, lectures, travail, et coucher à minuit, après avoir servi le dernier client... Tu peux passer des années ainsi, sans une minute pour réfléchir, discerner, évoluer humainement et spirituellement », résume Émilienne, 40 ans, aujourd'hui aide-soignante en région parisienne, et menant toujours une vie consacrée.

Un climat autoritaire infantilisant

C'est au cours d'une session organisée à Rome par les supérieures majeures pour les formatrices de communautés internationales que cette Burkinabée, dévouée à cette famille spirituelle où elle était entrée à 16 ans et avait fait ses « épousailles » (2), a un « déclic » : « J'ai pu mesurer le gouffre qui nous séparait des autres congrégations : nous vivions en autarcie sans les clés d'une vraie liberté intérieure », explique Émilienne, partie en 2010 après un long discernement avec une accompagnatrice spirituelle extérieure.

Passeport confisqué par les responsables, courrier lu en public, logement en dortoir, sans ressources personnelles (5 € à 15 € mensuels tout au plus), communication restreinte avec la famille et interdiction de lier amitié avec les clients du restaurant : la plupart se plaignent d'un climat autoritaire infantilisant.

Camerounaise, Gracia, elle, a quitté les TM en 2006 et mène des études de droit : « Je ne peux pas dire que je me suis trompée de vocation, mais elles ne savent pas entretenir leurs vocations... J'aurais aimé qu'elles tiennent compte de nos aspirations et de notre charisme personnel. Même après seize ans chez les TM, j'étais considérée comme la petite nouvelle qui n'a pas son mot à dire, aucune idée à apporter... J'étouffais, j'avais besoin de donner le meilleur de moi-même. »

Comptes rendus à Rome

Comme Gracia, la plupart de ces femmes, recrutées à 14, 16 ou 18 ans dans leur pays, expriment une même frustration de ne pas avoir reçu de formation solide, contrairement à ce qu'on leur avait promis. « Lorsque j'ai demandé à étudier, on m'a répondu que JÉSUS n'avait pas de diplôme... », confie Astrid.

Elles déplorent aussi un manque de considération et de soin, ainsi qu'un défaut de respect du for interne. « On nous demandait de tout dire à une TM au cours de dialogues mensuels, mais ensuite, elle répétait aux responsables et cela nous retombait dessus », glisse Marie-Amélie. Émilienne, chargée de la formation des jeunes, se souvient : « Le carme qui accompagnait les TM me faisait un compte rendu et moi je faisais remonter à Rome. "Dans une famille, on se dit tout", justifiaient les responsables. »

Sollicités par *La Croix*, les Grands Carmes n'ont pas souhaité répondre, précisant ne pas avoir de contact direct avec les TM. Membre du conseil de direction international de la Famille missionnaire Donum Dei, Magali Gausson dit prendre acte de leur « frustration de n'avoir pas trouvé auprès de nous ce qu'elles cherchaient, ou rêvaient », mais rejette ces critiques. Elle estime que ces témoignages « émanent de personnes qui maintenant souhaitent avant tout s'installer en France. Elles ont perdu le sens de leur vocation première et, avec, le sens de ce qu'elles voulaient vivre. »

« Que l'Église prête attention »

De leur côté, les anciennes missionnaires refusent de se situer « contre » leur communauté. Certaines se disent même toujours attachées et reconnaissantes, mais espèrent un « changement du système ». « En aucun cas nous ne souhaitons que cette communauté se désagrège. Mais que l'Église prête attention, désigne des prêtres pour l'accompagner dans une thérapie interne, car beaucoup souffrent à l'intérieur, assure Pascal, ancien de la branche masculine des TM. Dans toutes les maisons où je suis allé, les plaintes des filles, dès que les responsables avaient le dos tourné, étaient les mêmes... »

Comme Émilienne ou Gracia, lui aussi dit avoir cherché à insuffler un changement de l'intérieur, mais avoir été marginalisé avant de jeter l'éponge.

Aujourd'hui, toutes ces femmes se retrouvent sans rien : la plupart n'ont pas de cotisations pour la retraite, nul document attestant de leurs compétences professionnelles et, pour tout dédommagement, 300 €, ainsi que le prix d'un billet aller simple pour leur pays d'origine (3).

Céline Hoyeau

(1) Certains prénoms ont été changés.

(2) Engagement définitif, après les « fiançailles ».

(3) La dernière TM qui vient de quitter la communauté, en juin, a reçu 2 000 €.

1981

I - Des vierges consacrées

(Alain Woodrow, dans le Monde du 26 novembre 1981)

Quelques minutes avant neuf heures du soir. La nuit romaine est douce pour la saison, et plusieurs personnes font la queue devant une entrée discrète de la via Monterone - petite rue perdue dans le dédale des ruelles entre le Panthéon et la piazza Navona. L'écriteau annonce simplement : " Restaurant l'Eau-Vive ".

À l'intérieur, les clients sont filtrés par Paulette, grande femme brune, vêtue d'une tunique grecque orange, cerbère des lieux dont le regard sévère vérifie les réservations des clients, ainsi que leur tenue -cravate et veste exigées pour les hommes, sauf évidemment pour les prélats, dont le col romain et la soutane, surtout quand elle est violette ou écarlate, sont les meilleurs laissez-passer pour la chambre haute, réservée aux notabilités.

Cette pièce, à laquelle on peut accéder directement par un escalier qui donne sur la rue, est très belle. Le haut plafond, recouvert de fresques, est muni de quatre haut-parleurs qui distillent, à petites doses, du Mozart et du Vivaldi sur les têtes respectables des clients qui occupent toutes les tables.

La cuisine - française - est bonne, mais les vins fins, le plus souvent importés de France, sont hors de prix. Le client à peine installé, les filles charmantes qui servent à table - Africaines en boubous de toutes les couleurs, Asiatiques en saris blanc et orange - glissent des feuilles imprimées sur les nappes. On peut y lire : "Travailleuses missionnaires : L'Eau-Vive dans les cinq continents ", suivi d'un cantique à Notre-Dame de Lourdes.

À 22 h 30, les haut-parleurs annoncent : " Aujourd'hui, c'est la fête de sainte Marguerite-Marie, vierge, que l'Église nous propose en exemple. Nous prions pour ceux qui souffrent de la solitude et de la violence. Nous allons chanter ensemble l'Ave de Lourdes. " Les serveuses se tournent vers une petite statue de la Vierge pour chanter, tandis que les clients, quelque peu gênés, font silence. Un ou deux habitués chantent les paroles, d'autres parlent à voix basse ou rient franchement...

Il est de bon ton dans la colonie française à Rome, et aussi chez les hauts prélats de la Curie, de fréquenter ce restaurant de luxe où la bonne chère passe mieux quand elle est accompagnée de paroles pieuses. Mais qui sont ces vierges consacrées aux allures à la fois aguichantes et pudiques ?

Elles appartiennent à l'association, ou " famille spirituelle ", des Travailleuses missionnaires (T.M.) créée par l'abbé Roussel, prêtre français du diocèse de Paris, et déclarée en 1953, selon la loi de 1901. L'idéal de départ était le partage de vie des plus défavorisées (ouvrières, employées de bureau, prostituées) et le témoignage évangélique auprès de celles-ci, dans l'esprit de l'Action catholique naissante, exprimé notamment par l'abbé Godin, fondateur de la Mission de Paris.

Une oeuvre déviée

Or, selon une des premières " missionnaires ", Colette, qui a passé dix ans dans l'association, de 1955 à 1965, cet idéal s'est progressivement modifié. " Cette entreprise, dit-elle, au départ un peu " folle " mais philanthropique et spirituelle, n'est plus aujourd'hui qu'un commerce, exploitant des gens sous couvert de spiritualité. " Et un des prêtres qui a aidé un certain nombre d'ex-membres des T.M. à trouver leur vraie vocation dans un ordre religieux ou dans la vie nous a parlé de la souffrance de filles qui ont été " trompées par un projet apostolique dévié et déviant de son objectif, alors qu'elles avaient donné le meilleur d'elles-mêmes ".

Colette explique comment, en 1965, elle avait décidé, avec deux autres T.M., de porter l'affaire devant Mgr Vuillot, alors archevêque de Paris. Elles se sont plaintes de l'atmosphère malsaine qui régnait à l'intérieur de la communauté, provenant surtout du déséquilibre psychique de la responsable " à vie " mise en place par l'abbé Roussel.

Plus qu'une question de personnes, cependant, c'était la finalité même du mouvement, prétendument humaine et spirituelle, qui faisait problème. " Depuis quelques années, il n'y a presque plus de vocations de T.M. en Europe, lit-on dans le rapport remis à Mgr Vuillot. La majorité des jeunes sont donc africaines ou asiatiques. Parlant à peine le français, elles sont souvent illettrées, sans éducation et peu préparées à vivre un engagement de T.M. Quant aux aînées, dispersées un peu partout dans le monde (1), nous n'avons pas une vie spirituelle qui nous permette de vivre un véritable engagement. " Elles se plaignaient, en outre, de l'insistance mise par les responsables sur la virginité physique des postulantes (2).

Sur le conseil de Mgr Vuillot, Colette a quitté l'association, ainsi que cinq de ses compagnes, mais l'enquête sur les T.M. promise par l'archevêque de Paris n'a jamais eu lieu. Le seul résultat tangible a été la mise en place d'un secrétariat de cinq membres, nommé par l'abbé Roussel, pour aider la responsable, qui n'était plus nommée à vie, ainsi que le départ de France de l'abbé Roussel, qui, après avoir été convoqué par Mgr Vuillot, s'est établi en Belgique, d'où il dirige l'association aujourd'hui. Des lettres circonstanciées envoyées

par Colette en 1979 à Mgr Van Zuylen, évêque de Liège, diocèse dans lequel se trouve l'abbé Roussel, puis au cardinal Pironio, préfet de la Congrégation romaine pour les religieux et les instituts séculiers, sont restées, en revanche, sans réponse.

Un réseau mondial

L'activité " missionnaire " des T.M. se réduit donc à l'exploitation d'une chaîne de restaurants de luxe (il y a même un sauna en Argentine) à travers le monde, au service des riches beaucoup plus que des pauvres. Les " vocations " sont recrutées essentiellement dans le tiers-monde par l'abbé Roussel, qui se rend sur place pour choisir des filles de plus en plus jeunes (quinze à dix-sept ans). Les postulantes reçoivent une formation - spirituelle, linguistique, mais surtout manuelle - en France (pendant un temps à Saint-Denis, Dieppe et Biarritz, et actuellement à Domrémy) et en Belgique (à Banneux).

" En fait, déclare Colette, la " famille " des T.M. ressemble de plus en plus à une secte. Les filles sont d'abord coupées de leur famille et de leurs amis. Elles communiquent peu entre elles, car on mélange les races et on sépare celles qui se lient d'amitié en les changeant de continent. Aucun contact n'est permis avec l'extérieur : les filles doivent sortir en groupe, jamais seules, et rendre compte de tout ce qu'elles font. La délation est un devoir, le courrier est ouvert, et les responsables doivent, sans cesse, faire des rapports à Rome. L'abbé Roussel, appelé " le Père ", est considéré comme un saint, un oracle. "

De son côté, le prêtre déjà cité note : " Dans ses rapports avec les T.M., le fondateur emploie tour à tour la séduction et l'autorité cassante. Séduction, tant que la T.M. est jeune, belle, rien ne lui est refusé : vêtements, chaussures, bijoux - pourvu qu'elle soit soumise, toujours plus belle et paraissant encore plus " vierge " (combien de fois ce terme ne revient-il pas dans les pages du bulletin). Autorité cassante, méchante, dégradante quand sont passés les émois de la jeunesse, quand une prise de conscience se fait jour, quand un semblant de refus apparaît. "

Il est difficile de quitter la " famille " à cause des pressions morales (chantage affectif), psychologiques (les filles sont éloignées de leur pays d'origine et de leur famille qu'elles ne veulent pas décevoir en rentrant à la maison) et matérielles (l'argent et les papiers d'identité des filles, qui le plus souvent ne sont pas couvertes par une protection sociale, sont entre les mains des responsables).

Malgré cela, les départs se multiplient. Cent vingt en 1967, les T.M. n'étaient plus que quatre-vingt-dix en 1978. Selon nos informations, ont quitté le mouvement depuis 1965 : une trentaine de Françaises, environ quatorze Africaines, une dizaine de Vietnamiennes, une Argentine et une Océanienne. Ces départs ont lieu dans des conditions très difficiles. Tout est bon pour retenir celle qui demande à partir : promesses et menaces. Et si elle s'entête, elle est déplacée d'une Eau-Vive à l'autre, dans l'espoir qu'elle renoncera à son projet. Elles sont de plus en plus nombreuses, néanmoins, non seulement à vouloir quitter les T.M., mais aussi à vouloir expliquer pourquoi.



Le service diocésain Pastorale, Nouvelles croyances et dérives sectaires participe au souci de l'Eglise catholique vis-à-vis de tant d'hommes et de femmes confrontés à de nombreuses et nouvelles formes de croyances et de recherches dont certaines peuvent être déviantes et avoir des conséquences graves pour l'existence.

Cet article était suivi le lendemain d'un deuxième intitulé :
II - Une conspiration du silence (Alain Woodrow)

Le 14 septembre 1983, La Croix présentait « Un nouveau statut pour L'Eau vive » avec ces mots : « ... des lacunes réelles ont été découvertes dans l'organisation de la famille spirituelle des travailleuses missionnaires... Elles ont eu des répercussions regrettables sur la vie personnelle de certaines... des statuts adaptés à cette association sont en cours d'élaboration. En conséquence, on peut présumer que les abus qu'on a pu déplorer par le passé ne se représenteront plus... »

Retrouvez-nous sur le web !
<http://pagesperso-orange.fr/gamaliel21>